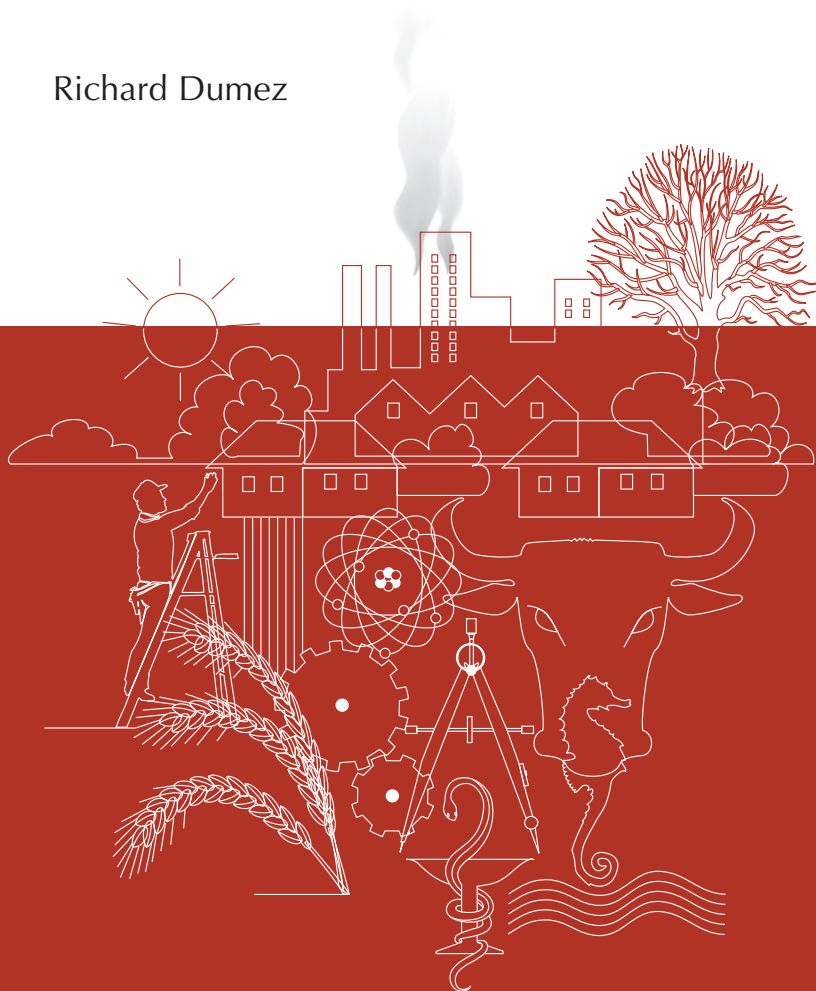


INDISCIPLINES

# Le feu, savoirs et pratiques en Cévennes

Richard Dumez



éditions  
Quæ



# **Le feu, savoirs et pratiques en Cévennes**

© Éditions Quæ, NSS-Dialogues, 2010

ISBN: 978-2-7592-0398-7

ISSN: 1772-4120

Le code de la propriété intellectuelle interdit la photocopie à usage collectif sans autorisation des ayants droit. Le non-respect de cette disposition met en danger l'édition, notamment scientifique et est sanctionné pénalement. Toute reproduction, partielle ou totale, du présent ouvrage est interdite sans autorisation du Centre français d'exploitation du droit de copie (CFC), 20 rue des Grands-Augustins, Paris 6<sup>e</sup>.



INDISCIPLINES

# Le feu, savoirs et pratiques en Cévennes

Richard Dumez

Préface Marie Roué

éditions  
Quæ

La collection « Indisciplines » fondée par Jean-Marie Legay dans le cadre de l'association « Natures Sciences Sociétés-Dialogues » est aujourd'hui dirigée par Marie Roué.

Dans la même orientation interdisciplinaire que la revue *NSS*, cette collection entend traiter des rapports que, consciemment ou non, les sociétés entretiennent avec leur environnement naturel et transformé à travers des relations directes, des représentations ou des usages. Elle mobilise les sciences de la terre, de la vie, de la société, des ingénieurs et toutes les démarches de recherche, éthique comprise. Elle s'intéresse tout particulièrement aux questions environnementales qui interpellent nos sociétés aujourd'hui, qu'elles soient abordées dans leur globalité ou analysées dans leurs dimensions les plus locales.

Le comité éditorial examinera avec attention toutes les propositions d'auteurs ou de collectifs qui ont adopté une démarche interdisciplinaire pour traiter de la complexité.

*Les mots, souvent, vivent à l'inverse des serpents : ils changent non de peau mais de contenu, et leurs définitions, entérinées par l'usage puis enregistrées dans les dictionnaires, sont pour la plupart ce que Littré a appelé des néologismes de signification [...]. Ils révèlent non pas comment un mot en chasse un autre pour exprimer la même chose, mais comment un mot se perpétue pour exprimer autre chose.*

Jean Pouillon, *Archéologisme*, 1993





# Sommaire

<b>Préface</b>	
Marie Roué .....	11
<b>Introduction</b> .....	15
Appliquer une démarche ethnoscientifique .....	17
L'ethnoscience, une discipline récente .....	17
Mettre en ordre la nature .....	18
Face(s) à face(s) : l'enquêteur et l'interlocuteur .....	23
<b>Partie I. Du feu et des hommes. Éleveurs en Cévennes</b> .....	29
<b>Chapitre 1 - Histoire et techniques du feu agricole</b> .....	31
Bien nommer une technique, un débat de chercheurs .....	32
Le feu au service de l'homme .....	36
Les feux extensifs .....	36
Les feux intensifs .....	39
Des paysages « mosaïques par le feu » .....	39
Histoire du feu agricole .....	40
Le feu critiqué et méprisé .....	40
Écobuage et essartage .....	42
<i>Fournel</i> et <i>fournelage</i> .....	47
Le feu pastoral : les mots des éleveurs .....	53
Y a-t-il des savoirs sur le feu pastoral ? .....	55
<b>Chapitre 2 - Le <i>propre</i> par le feu : le savoir-faire des éleveurs cévenols</b> .....	59
Un savoir-faire lié au feu .....	59
Au gré du vent .....	60
Utiliser l'humidité et la neige .....	61
Se prémunir des dangers .....	62
La coopération entre voisins .....	65
Aux sources de la notion de <i>propre</i> .....	66
Le feu nettoyeur .....	66
Le propre du corps en France .....	67

La propreté des terres agricoles au siècle des lumières .....	68
Le <i>propre</i> et le <i>fourré</i> dans le pâturage .....	70
Arracher et couper les ligneux .....	70
Brûler les ligneux .....	72
Pour une meilleure propreté, brûler puis broyer... ou broyer puis brûler .....	74
« Herbe sèche » et « herbe propre » .....	76
Sous les fougères, l'herbe .....	76
Goûter à l'herbe fraîche .....	76
Comment et avec quelle régularité « brûler » ? .....	78
Ligne de feu montante ou descendante ? La théorie à l'épreuve du terrain .....	78
Du pas de temps entre chaque brûlage .....	81
<b>Chapitre 3 - Où arrêter le feu ? Les limites du <i>propre</i>.</b> .....	87
De l'ombre dans les pâturages .....	87
L'arbre abri face aux intempéries .....	88
Se protéger de la chaleur estivale .....	89
Le feu sous les châtaigniers .....	91
Cette « herbe longue et plate » qu'on appelle <i>baouca</i> .....	93
Des flammes et des animaux inefficaces contre la <i>baouca</i> .....	93
La <i>baouca</i> , catégorie englobante et complexe .....	95
« Assainir » en nettoyant la « vermine » .....	97
<i>Propre</i> d'hier, <i>propre</i> d'aujourd'hui .....	99
<i>Propre</i> et terre travaillée .....	99
Le <i>propre</i> : du champ au parcours .....	101
Une situation modifiée par des changements de pratiques .....	103
Honni ou utile, un genêt qui ne laisse pas indifférent .....	104
Un combustible précieux .....	105
Un genêt devenu libre d'envahir .....	110
Le feu pastoral : une pratique récente, mais un savoir ancien ? .....	112
Deux niveaux de lecture pour le <i>propre</i> .....	114
Le <i>propre</i> immédiat et en surface .....	114
Des cultures et des pâturages cernés par les buissons et les animaux sauvages .....	116
Le <i>propre</i> durable et profond .....	116
<b>Partie II. Quand « l'incendie » devient outil de gestion.</b> .....	119
<b>Chapitre 4 - Les soldats du feu face aux porteurs de feux.</b> .....	121
Du feu méprisé du montagnard au feu pastoral reconnu et utile face à l'incendie .....	122
Forestier, paysan et feu : un lourd passé .....	122
L'exemple pyrénéen .....	123
La forêt méditerranéenne face au risque incendie .....	124
De l'incendie de la forêt méditerranéenne à l'incendie de forêt en général .....	126
Un « écobuage clandestin » historique en Lozère .....	128

Les sapeurs-pompiers : entre méconnaissance et connaissance du feu des éleveurs.....	131
De la méconnaissance des Unités d'intervention de la Sécurité civile (UISC)...	131
... à la connaissance des sapeurs-pompiers locaux .....	133
Un feu utile pour les sapeurs-pompiers locaux.....	134
Regards d'éleveurs sur les sapeurs-pompiers .....	135
« Ils connaissent le terrain, ils sont nés là ».....	136
Une coopération contraignante .....	138
<b>Chapitre 5 - Un feu paysager au service des milieux ouverts ?.....</b>	<b>143</b>
Le feu dans un espace protégé.....	144
L'expérience nord-américaine .....	144
Vers une écologie du feu .....	145
Brûlage dirigé <i>vs</i> brûlage pastoral, l'expérience française .....	146
Les scientifiques face au feu .....	146
De l'archaïsme aux « techniques intelligentes » : regard d'un agent gestionnaire du Parc national des Cévennes .....	149
Le brûlage dirigé, outil de gestion scientifique.....	150
<i>Ouvert</i> , terme d'écologue, de biogéographe et d'agronome.....	154
Un lien entre biodiversité et milieux ouverts.....	155
Ouvrir une terre pour l'exploiter.....	157
De l'engouement pour la forêt à l'attrait des milieux ouverts sur le territoire actuel du Parc national des Cévennes .....	157
Du boisement spontané à la fermeture.....	158
« La notion d'ouverture se traite quand les milieux se ferment ».....	160
L' <i>ouvert</i> du gestionnaire .....	162
Trois catégories : <i>ouvert</i> , <i>fermé</i> et <i>semi-fermé</i> .....	162
Une classification objective basée sur une observation subjective .....	164
Du rôle du regard dans la définition de l' <i>ouvert</i> .....	166
L'ouverture qui laisse voir .....	166
Un second niveau de lecture : la place de l'homme dans l'ouverture des milieux.....	167
De la capacité d'accéder au second niveau de lecture de l'ouverture des milieux : le « dépaysement » .....	169
Perception allochtone, perception autochtone de l'ouverture des milieux .....	170
Milieux <i>ouverts</i> et « espace à manger » <i>propre</i> .....	171
<b>Chapitre 6 - Le feu dans le Parc national des Cévennes.....</b>	<b>173</b>
Biodiversité <i>et</i> agriculture, biodiversité <i>ou</i> agriculture : un dilemme .....	173
Des plantes, des animaux et du feu.....	177
Quelle biodiversité végétale après le feu ? .....	177
Les invertébrés face aux flammes.....	178
Le feu responsable de la disparition de l'apollon ( <i>Parnassius apollo</i> L.) ?.....	180
Feu néfaste, feu bénéfique pour la biodiversité.....	182
Les éleveurs et les préconisations du Parc national des Cévennes.....	184

<b>Partie III. Quelle place pour le savoir des éleveurs ?</b> .....	189
<b>Chapitre 7 - Les savoirs locaux face aux mesures agri-environnementales</b> .....	191
Les aides agricoles et leur rôle dans les choix de gestion des éleveurs.....	192
L'article 19.....	194
Un moyen de lutte contre l'embroussaillage.....	195
Une mesure aux effets paradoxaux.....	195
De la prise en compte des savoirs des éleveurs dans la conduite du troupeau.....	198
La Prime au maintien des systèmes d'élevage extensif (PMSEE) ou « prime à l'herbe ».....	201
Une mesure contraignante pour l'organisation de l'exploitation.....	202
Des stratégies d'adaptation pour répondre aux contraintes.....	204
<b>Chapitre 8 - La reconnaissance des savoirs locaux sur le feu en question</b> .....	209
De la place des éleveurs et de leurs savoirs dans la réglementation de l'emploi du feu en Lozère.....	209
Les éleveurs au cœur d'un premier cercle d'acteurs autour de la problématique du feu pastoral.....	210
La préfecture, centre de gravité d'un second cercle d'acteurs.....	211
ASADFCI, SDIS et Parc national des Cévennes et la reconnaissance de savoirs locaux sur le feu.....	215
Des savoirs sur le feu au cœur d'un jeu d'acteurs complexe.....	218
Savoirs composites et savoirs hybrides.....	221
Mots d'acteurs et représentations de la nature.....	223
<b>Conclusion</b> .....	229
<b>Références bibliographiques</b> .....	235
<b>Liste des sigles et acronymes principaux</b> .....	245

# Préface

Marie Roué

11

## UNE ETHNOSCIENCE DIALOGIQUE

Dans cet ouvrage Richard Dumez s'intéresse à l'utilisation contemporaine du feu dans l'agropastoralisme cévenol et à la multiplicité des acteurs qui s'en sont saisis. Deux mots sont au cœur de sa recherche, le feu et le propre. C'est en ces termes que les éleveurs auprès desquels il a mené sa recherche parlent des feux pastoraux qu'ils utilisent pour gérer la ressource en herbe. Ils brûlent pour débroussailler et empêcher l'envahissement des ligneux, principalement des genêts purgatifs (*Cytisus purgans* Spach), et les frondes desséchées des fougères aigles (*Pteridium aquilinum* [L.] Kuhn) afin de permettre à leurs animaux de disposer d'herbe pour se nourrir et d'y accéder facilement, dans leurs propres mots pour obtenir un pâturage « tout propre ». Ces mêmes lieux sont gérés par le Parc national des Cévennes qui a pour mission de préserver la biodiversité et pour objectif de maintenir des milieux « ouverts ». La situation est paradoxale car le feu, dans un contexte où les incendies menacent chaque été les vallées cévenoles, est souvent assimilé à une pratique dangereuse, menant à la dégradation de la nature.

Au-delà de ce contexte, qu'en est-il de la dialectique subtile entre le *propre* des éleveurs et l'*ouvert* des gestionnaires, et dans quelle mesure ces deux groupes d'acteurs se comprennent-ils, qu'ils emploient leurs propres mots ou qu'ils tentent d'aller à la rencontre de l'autre en empruntant son vocabulaire ? Si les mots, ceux qui désignent l'action de brûler pour gérer un milieu, et ceux désignant l'état du milieu vers lequel on tend, *propre* ou *ouvert* sont si importants, c'est qu'ils permettent, comme l'ethnoscience l'a montré, d'accéder à la façon dont les acteurs ordonnent, classent, interprètent le monde dans lequel ils évoluent. L'ethnoscience, qui s'est développée dans la deuxième moitié du XX<sup>e</sup> siècle, s'est intéressée aux classifications et taxinomies des sociétés dites traditionnelles. Comme Harold Conklin<sup>1</sup> l'a démontré le premier, c'est en partant des catégories sémantiques indigènes que l'on étudie la connaissance qu'une société a de son environnement. La méthode ethnoscience est utilisée ici, non pas pour étudier une lointaine société

---

1. Un très bel ouvrage en hommage à Harold C. Conklin est paru en 2007, qui s'intitule *Fine Description - Ethnographic and Linguistic Essays by Harold C. Conklin*. Divisé en neuf chapitres, il reprend des textes originaux de Conklin commentés par un autre chercheur et apporte un éclairage nouveau à son œuvre.

« exotique » et traditionnelle, mais pour comprendre notre propre société. Sophie Laligant avait déjà initié cette pratique de l'ethnoscience en France, en s'intéressant à la société paysanne et littorale bretonne de Damgan dans le Morbihan pour montrer à quel point celle-ci avait été profondément bouleversée par le remembrement. Richard Dumez utilise la même démarche, cette fois non pas pour étudier un groupe traditionnel qui se transforme, mais pour analyser l'ensemble des systèmes de pensée des catégories d'acteurs qui se font face : les éleveurs, certes, dont on pourrait penser qu'ils remplacent les peuples traditionnels des ethnologues en quête de terrains moins exotiques, mais aussi les pompiers et même les gestionnaires d'un parc national.

Cette analyse recourt à la fois à l'histoire et à l'anthropologie de l'environnement. L'auteur entreprend tout d'abord une analyse ethnohistorique du vocabulaire du feu, qui lui permet d'aborder le passage d'un agropastoralisme où dominait l'*ager* à un agropastoralisme où l'agriculture ne sert plus qu'à nourrir les animaux. Dans un deuxième temps, il se met à l'écoute, pour comprendre la situation contemporaine, de tous les acteurs qui jouent un rôle aujourd'hui dans la pratique du feu : éleveurs tout d'abord, mais aussi gestionnaires du Parc national des Cévennes, pompiers, et même préfecture. Des entretiens minutieux lui permettent de comprendre ce que les mots des uns et des autres recouvrent, tant au niveau des pratiques des acteurs que de leur vision du monde.

La démarche interdisciplinaire de l'auteur, fidèle à celle qui avait été la nôtre dans le programme soutenu par le ministère de l'Environnement où son travail de terrain a été mené, vise à renouveler les interrogations des ethnosciences en s'inspirant du principe du dialogisme mis en avant par Bakhtine. Si nous vivons dans un monde où les sociétés locales ne sont plus isolées, mais intégrées dans la nation, et même dans des mouvements et marchés internationaux, la recherche, pour renouveler son objet, doit aussi renouveler ses méthodes. Car la question qui se pose à nous n'est plus de comprendre l'autre dans sa singularité et son exotisme, mais de comprendre une société locale dans ses liens et ses interactions avec tous les groupes aux frontières mouvantes qui la composent. Comment tous ces acteurs qui s'insèrent dans des politiques publiques au niveau national et européen, qui pratiquent l'agriculture au sein d'un parc national géré pour la conservation de la biodiversité, mais qui sont aussi les descendants des paysans cévenols et de leur résistance aux dragons du roi, peuvent-ils gérer ensemble ce territoire ? Pour œuvrer ensemble, il faut se comprendre et instaurer un dialogue, ce qui n'est pas aisé quand les mêmes mots recouvrent une réalité différente pour chaque groupe en relation. C'est cette dialogique de coexistence des contraires à laquelle nous sommes initiés ici au cœur du Parc des Cévennes.

## LE FEU, UNE QUESTION CENTRALE EN ANTHROPOLOGIE DE L'ENVIRONNEMENT

Lewis (1989), un grand précurseur, fut le premier anthropologue à s'intéresser aux pratiques de gestion par le feu, tout d'abord des Indiens du subarctique canadien, puis un peu plus tard des Aborigènes australiens. Kat Anderson, qui fut son élève, a

publié un ouvrage magistral sur la gestion des ressources par le feu des Indiens de Californie (Anderson, 2005). Elle souligne que le concept de gestion active (en anglais *active management*) date de 1963, c'est-à-dire du rapport Leopold du service des parcs nationaux américains. Dès 1963, des gestionnaires avaient reconnu que si l'on voulait maintenir certains milieux au sein des parcs nationaux (prairies, savanes, certains types de forêts créés par les feux ou les tempêtes), ils devaient être gérés activement plutôt que passivement protégés. Ces milieux dépendaient de perturbations pour leur survie et la politique de mise sous cloche qui a été pendant longtemps celle des parcs nationaux, non seulement ne les conservait pas, mais les détruisait : « La plupart des communautés biotiques sont dans un état de changement constant dû à des processus de succession écologique qu'ils soient naturels ou causés par l'homme : il faut donc les gérer pour les stabiliser à un stade désiré (*op. cit.*). » Rappelons ici que la notion de stade désiré, souvent appelé état de référence en écologie de la restauration, est une construction sociale. Le désir, quand il est affaire commune, concerne une société faite d'un ensemble de groupes aux aspirations parfois antagonistes. Un choix opéré parmi plusieurs possibles est un acte social et politique. Une conservation rigoureuse et scientifique doit également faire appel à l'histoire pour comprendre l'évolution d'un paysage sur le long temps.

En Californie, certains écosystèmes d'avant le contact, par exemple ceux du Parc national de Yosemite, étaient anthropogéniques. Il a fallu quelques siècles et des échecs cuisants pour que la science occidentale et la pratique de la conservation soient contraintes de reconnaître que les Indiens avaient été des agents actifs du changement environnemental et des gestionnaires. Pourtant, aux États-Unis comme ailleurs, tout n'a pas été compris dans ce domaine puisque, durant l'été de 1988, 36 % de la superficie d'un des parcs les plus prestigieux, celui de Yellowstone, disparurent en fumée. Cette catastrophe a été analysée par la suite par les environnementalistes : c'est l'extinction systématique de tout feu, même provoqué par la foudre, qui a permis l'accumulation de matières inflammables pendant des décennies. Aujourd'hui le parc allume des feux circonscrits et contrôlés pour ne pas risquer une répétition de cette non-gestion de fait. L'irruption des Européens en Amérique, décimant d'abord les populations indiennes, puis dépossédant de leurs terres ceux qui n'avaient pas succombé aux épidémies et aux guerres, a été également bouleversante du point de vue du paysage. Les « découvreurs » avaient tant admiré ces paysages qu'ils avaient voulu les conserver en créant des parcs nationaux. Ils se sont heurtés à l'incapacité pour des paysages anthropogéniques de se reproduire sans intervention humaine. Les gestionnaires des parcs ont donc aujourd'hui compris qu'il leur faut reprendre une gestion inspirée de celle des Indiens, en allumant eux-mêmes des feux préventifs pour gérer le paysage.

Le Parc national des Cévennes, qui a toujours su que le foncier sur son territoire appartenant aux habitants ne pouvait être géré sans coopération avec eux, pourra-t-il aller plus loin qu'une gestion paradoxale ? Cette gestion paradoxale qui conduit les gestionnaires, après avoir empêché les locaux de gérer leurs paysages, à prendre leur place, pourrait alors être remplacée par une véritable cogestion sur la base des savoirs composites autour du feu analysés ici.





# Introduction

L'homme et le feu. Évoquer ce couple, c'est se confronter à une situation complexe. Car, comme l'écrit Gaston Bachelard (1949), le feu est ambivalent :

Parmi tous les phénomènes, il est vraiment le seul qui puisse recevoir aussi nettement les deux valorisations contraires : le bien et le mal (p. 23).

Si le feu est le foyer, deux mots qui ont la même racine latine, *focus*, et qui désignent tout à la fois l'endroit où l'homme cuit sa nourriture et, par extension, son habitation, le feu est aussi l'incendie, celui qui fait la une de la presse, en été, lorsque de vastes surfaces de forêts, de landes ou de garrigues partent en fumée. La situation est-elle à ce point manichéenne : le feu domestiqué, bienfaisant dans l'âtre de la cheminée, face au feu sauvage, néfaste dans la nature ? La réalité est plus complexe. Il existe un feu utile, maîtrisé par les hommes, qui peut jouer un rôle économique, social et écologique. En France, dans les zones de montagne – dans les Pyrénées, en Corse, dans les Alpes, dans le Massif central – des éleveurs et des bergers entretiennent leurs pâturages grâce au feu, pratique couramment désignée par le terme « écobuage ». Ce feu pastoral relève-t-il d'un feu-outil ? ou est-il une dangereuse technique archaïque cause d'incendie ?

Dans le sud de la Lozère, où s'étend la majeure partie du Parc national des Cévennes, une multitude d'acteurs gèrent un même espace : des éleveurs qui utilisent le feu pastoral, des forestiers, des techniciens agricoles, des agents du Parc, des sapeurs-pompiers impliqués dans la lutte contre l'incendie, etc. Créé en 1970 et seul parc national français habité en permanence (*Journal officiel*, 3 septembre 1970), le Parc national des Cévennes n'a pas la maîtrise foncière du territoire sur lequel s'étend sa juridiction, à l'exception de quelques secteurs. Les terres sont majoritairement occupées par des forêts domaniales ou privées, ou exploitées par des éleveurs.

Le présent ouvrage propose de décrire et de comprendre la pratique du feu des éleveurs cévenols. Comment s'organisent-ils pour réaliser les feux pastoraux ? Existe-t-il un savoir des éleveurs sur le feu ? Lorsqu'une mise à feu est réalisée, jusqu'où brûlent-ils et quand considèrent-ils que le brûlage est réussi ? Ici, comme nous le verrons, la notion de pâturages ou d'espaces *propres* est riche d'informations

sur le regard que les éleveurs portent sur leur environnement naturel. La pratique du feu pastoral amène ces derniers à rencontrer d'autres acteurs concernés tant par la gestion des milieux que par l'utilisation du feu : les sapeurs-pompiers et les gestionnaires du Parc national des Cévennes. Quelles relations s'établissent entre les trois groupes d'acteurs ? Quels regards les sapeurs-pompiers et les gestionnaires portent-ils sur le feu pastoral : feu-outil de gestion ou feu-incendie ? Y a-t-il confrontation ou complémentarité, voire hybridation, des savoir-faire et savoirs sur le feu de ces trois groupes ? L'analyse du point de vue de ces autres acteurs sur l'utilisation du feu pastoral me conduira à réfléchir sur la question de la reconnaissance des savoirs locaux en général, et des savoirs sur le feu en particulier<sup>1</sup>.

L'objectif est aussi de fournir des éléments concrets pour faciliter le dialogue entre ces acteurs du feu autour d'une même question de la gestion. En effet, il n'est pas de dialogue possible, si ce n'est faussé ou partiel, sans compréhension entre ceux qui sont appelés à mener la cogestion d'un milieu. Comprendre l'autre, c'est comprendre les représentations de l'environnement qui se dessinent derrière ses mots et ses actes, c'est comprendre comment il catégorise cet environnement. Comprendre les représentations de l'autre, c'est progresser pour établir un dialogue avec lui.

L'un des desseins de cette recherche est d'amener le monde de la conservation de la nature et le monde agricole à se rencontrer et à se comprendre. Mon intérêt pour une telle démarche n'est pas fortuit. Ce travail auprès d'éleveurs et de gestionnaires d'espaces protégés, dans lequel l'emploi du feu tient une place centrale, se trouve à la croisée de mon histoire personnelle et de mon parcours intellectuel. Petit-fils d'agriculteur berrichon, fils d'un ouvrier agricole, neveu et cousin de paysans – et une mère qui a travaillé à la ferme jusqu'à 20 ans –, je reste particulièrement attaché à mes origines rurales et je ressens une proximité avec le monde agricole. Enfant à la campagne, entouré d'un père chasseur-cueilleur, et aussi pêcheur, et d'une mère alchimiste qui sublimait les produits de la nature en mets savoureux, j'ai développé un intérêt pour les questions liées à la nature qui m'a finalement conduit vers une maîtrise d'écologie, un DEA en environnement et un doctorat en ethnoécologie.

---

1. Cet ouvrage réunit les données recueillies sur l'usage du feu au cours de deux programmes de recherche et de mon doctorat. Le programme « Espaces protégés » du ministère de l'Aménagement du Territoire et de l'Environnement, lancé en 1998, a abouti à la rédaction d'un rapport, *Enjeux autour de la cogestion et de la biodiversité dans le Parc national des Cévennes. Savoirs et pratiques locaux, scientifiques et gestionnaires* (Roué et al., 2003). Le volet « sciences sociales » de ce programme a donné lieu au colloque « Espaces protégés et sciences sociales » les 13 et 14 avril 2005 au Muséum national d'histoire naturelle et conduit à la publication d'un ouvrage : Larrère R., Lizet B., Berlan M. (éd.), *Gérer la biodiversité : jeux et enjeux dans les Parcs nationaux*, éditions Quae - éditions du Muséum, Paris (à paraître). Le programme « Territoires, environnement et nouveaux modes de gestion : la « gouvernance » en question » du CNRS a été lancé en 2002 et les résultats ont été présentés dans le rapport *Reconnaissances des savoirs locaux et nouveaux modes de gouvernance* (Roué et Dumez, 2005). Une allocation de recherche du ministère de l'Éducation nationale, de l'Enseignement supérieur et de la Recherche, avec le soutien du programme « Espaces protégés », m'a permis de recueillir les données pour ma thèse de doctorat : *L'herbe et le feu dans le Parc national des Cévennes. Pratiques de gestion et modes de catégorisation des éleveurs et des gestionnaires* (Dumez, 2004).

## APPLIQUER UNE DÉMARCHE ETHNOSCIENTIFIQUE

### L'ethnoscience, une discipline récente

Mis à part l'intérêt pour les classifications qui naît avec les grandes explorations dès le XVII<sup>e</sup> siècle (naissance de la classification scientifique), on peut suivre la proposition de Jacques Barrau qui fait débiter l'ethnoscience dans la deuxième moitié du XIX<sup>e</sup> siècle (Barrau, 1983). En réponse au cloisonnement des connaissances naturalistes se développe un mouvement d'idées holistiques notamment grâce à Ernst Haeckel, l'inventeur de l'« écologie » (1866), et à Friedrich Ratzel, l'inventeur de l'anthropogéographie (1882)<sup>2</sup>. L'Américain Stephen Powers (1875) propose le terme de « botanique aborigène », le Français Alphonse T. de Rochebrune (1876) parle d'« ethnographie botanique » et le botaniste John W. Harshberger (1895) invente l'ethnobotanique :

[Ce dernier] se proposait, par l'étude des végétaux et produits végétaux utilisés par des sociétés « archaïques » ou « primitives », de mettre en lumière la « position culturelle des tribus », de déterminer la « distribution ancienne » de ces plantes et leurs utilisations et de définir ainsi les voies suivies pour la diffusion et l'échange de ces végétaux et matières premières d'origine végétale (Barrau, 1983, p. 8).

En 1914, l'invention de l'ethnozoologie par deux ethnographes américains, Junius Henderson et John P. Harrington, marque un premier tournant. Ces deux chercheurs proposent d'envisager les relations entre sociétés et nature de l'intérieur de la culture en cause, à travers l'étude du discours tenu par les populations à propos de leur environnement. Il s'agit là de l'initiation d'une branche américaine de l'ethnologie qui amènera pour partie à l'ethnoscience.

En France, en publiant leur article « De quelques formes primitives de classification, contribution à l'étude des représentations collectives » dans *L'année sociologique* (1901-1902), Émile Durkheim et Marcel Mauss font figure de précurseurs de la recherche française en ethnoscience, sans qu'il soit encore question d'ethnobotanique et d'ethnozoologie. Aux États-Unis, Wilfred W. Robbins (1916) et Melvin R. Gilmore (1932) suggèrent que l'ethnobotanique élargisse ses champs d'intérêt, qu'elle constitue un élément essentiel pour une compréhension culturelle holistique (Meilleur, 1987, p. 7). Les Français André Leroi-Gourhan et surtout André-Georges Haudricourt, botaniste et linguiste également formé à l'ethnologie, ouvrent le champ des relations entre société et nature, poursuivant en cela les approches ethnobotaniques et ethnozoologiques d'Auguste Chevalier et Roland Portères (Bahuchet et Lizet, 2003).

Les années 1950 et 1960 constituent un véritable tournant dans l'évolution de l'ethnoscience. En 1954, lors du Congrès international de botanique à Paris, Jacques Rousseau, directeur du Jardin botanique de Montréal, organise une section intitulée « ethnobotanique ». André-Georges Haudricourt publie par la suite un court article, « Une discipline nouvelle : l'ethnobotanique » (Haudricourt, 1956), dans lequel il souligne l'importance de ce colloque, marquant clairement l'émergence de

2. Ces deux auteurs appartiennent aussi à l'histoire d'une autre discipline : l'écologie (Deléage, 1991).

l'ethnobotanique et avec elle de l'ethnoscience en France. Deux ouvrages majeurs accentuent tant en France qu'aux États-Unis l'intérêt pour la recherche dans ce domaine: *The Relation of Hanunóo Culture to the Plant World*, de Harold C. Conklin en 1954, et *La pensée sauvage*, de Claude Lévi-Strauss en 1962. Le travail du premier repose sur une approche ethnologique de l'usage des plantes associée à une description de la conceptualisation de l'environnement végétal par les Hanunóo, peuple des Philippines, l'aboutissement étant l'identification d'une classification populaire :

L'emploi de principes linguistiques a permis [à Conklin] d'identifier des différences structurales importantes entre catégories botaniques populaires, et donc de parler d'un véritable agencement cognitif du domaine, autrement dit, d'une classification populaire (Meilleur, 1987, p. 7).

18

Quant à Claude Lévi-Strauss, il souligne l'importance des connaissances détenues par les populations locales à propos des « qualités biologiques et comportementales des plantes et des animaux » (Friedberg, 1990, p. 125). À cette époque, on s'intéresse à des relevés exhaustifs de catégories botaniques indigènes et l'étude des terminologies est accompagnée d'un recueil systématique d'échantillons identifiés par des botanistes. Comme le note Claudine Friedberg (1986) :

L'objectif était de partir des catégories sémantiques indigènes pour étudier la connaissance qu'une société a de son environnement naturel. Cet intérêt pour les nomenclatures appliquées aux objets naturels s'est alors étendu à tous les aspects du « savoir social » dans ce qu'on a appelé l'« ethnoscience » (p. 25-26).

### **Mettre en ordre la nature**

Aux origines de l'ethnoscience, l'étude d'une société consiste à définir ses différentes catégories et à comprendre comment elle organise la flore et la faune qui constituent son environnement.

Le souci est alors d'échapper à la subjectivité inhérente à la culture de l'observateur tant on était alors persuadé que chaque société procédait à son découpage du réel, lui-même sous la dépendance de la langue utilisée (Friedberg, 1990, p. 126).

Les tenants de l'ethnoscience cherchent à comprendre les modes de pensée et d'action des peuples, en s'appuyant notamment sur une comparaison entre classifications populaires et taxonomie scientifique. La transposition des sciences occidentales (par exemple la taxonomie scientifique) dans des lieux et parmi des peuples « exotiques », démarche propre à l'ethnobotanique ou encore à l'économie botanique coloniale, laisse la place avec l'ethnoscience à la quête d'une « vision indigène du monde ». Inventorier et comprendre les classifications locales permet de s'ouvrir sur l'ampleur du savoir d'un peuple, et plus encore de comprendre « sa vraie nature » (Nakashima et Roué, 2002, p. 316).

Pour Claudine Friedberg (1986), le processus classificatoire met en jeu trois opérations, « plus ou moins concomitantes et pouvant se succéder dans un ordre indéterminé: identification, dénomination, insertion dans un système de référence pouvant comporter des catégories englobantes » (p. 24), opérations étroitement